Document généré le 1 juin 2025 18:56

Séquences
La revue de cinéma

Minority Report
Comme une chouette en plein jour
Rapport minoritaire, États-Unis 2002, 145 minutes

Philippe Théophanidis

Numéro 221, septembre–octobre 2002

URI : https://id.erudit.org/iderudit/59124ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Théophanidis, P. (2002). Compte rendu de [Minority Report : comme une chouette en plein jour / *Rapport minoritaire*, États-Unis 2002, 145 minutes]. *Séquences*, (221), 51–51.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Minority Report
Comme une chouette en plein jour

« Combattre l'Empire revient à être contaminé par sa déraison. Paradoxe : quiconque défait un fragment de l'empire devient l'Empire; l'Empire se propage comme un virus, il imprime sa forme sur ses ennemis. Ce faisant, il devient son ennemi. »

Philip K. Dick, *Tractatus : Cryptica Scriptura*, frag. 42

Spielberg (la « montagne de jeux ») adaptant Dick (l'illuminé d'Orange County) ? Avec **A.I.** l'été dernier, la distance qui séparait le nom de Kubrick de la bienveillante figure du réalisateur de **E.T.** avait déconcerté le public comme la critique. Il s'agissait donc pour l'été 2002, non pas tant de présenter un réalisateur métamorphosé ou un film spielberguien d'un nouveau genre mais plutôt, simplement, d'homogénéiser les deux figures. **Minority Report** brandit l'étendard « film noir » et on fabule pour l'occasion sur un *dark side of Steven Spielberg*. Le mot d'ordre (préfabriqué) est lancé : notre réalisateur a pris du chien et ose explorer une veine artistique plus personnelle. On croit rêver.

Derrière cet écran de fumée, rassurons-nous, Spielberg est demeuré l'habile technicien de films pour grand public. Sous son nom, et avec une adresse relativement soutenue, s'entassent drames historiques et récits fantastiques, *rollercoaster movies* et films d'horreurs, suspenses et sagas politiques. Films qui, sauf exceptions notables, se démarquent tant par leur succès commercial que par la reconnaissance critique souvent enthousiaste qu'on leur accorde (et qui culmine par l'attribution des douteux Oscars). Et pour cause : on y louange sans réserve la vie, le genre humain, les enfants, la famille, la nature, Dieu, enfin toutes ces valeurs-franchises, aujourd'hui si prisées parce qu'elles se trouvent justement sous le coup de transformations importantes, des transformations dont on cherche instinctivement à se prémunir, préférant en chérir le souvenir flou que d'en appréhender la réalité présente et à venir (voir la finale de **A.I.**).

Minority Report n'échappe pas à la règle. De cette nouvelle de Dick publiée en 1956, qui ne représente en rien un sommet dans sa production littéraire (l'écrivain débutait et ses meilleurs récits restaient à venir), Spielberg ne conserve que les principaux ressorts narratifs. Le motif central postulant que le réel donné pour objectif l'est par force de majorité est mis de côté au profit du thème, plus thérapeutique, laissant entendre que chacun de nous peut choisir sa voie.

Tom Cruise incarne dans un futur rapproché le policier John Anderton, premier homme de terrain d'une organisation pilote basée à Washington qui s'apprête à prendre une envergure nationale. Aidé de trois adolescents mutants capables de prévoir à l'avance les homicides, Anderton et ses comparses préviennent les meurtres et arrêtent par anticipation les coupables en devenir. L'utopie pastorale dérape lorsque Anderton lui-même est identifié comme futur meurtrier. Spielberg injecte à cette prémisse sa propre touche (grasse et généreuse) et développe une intrigue moins compliquée qu'il n'y paraît, tout juste assez solide pour justifier la longueur du film et servant essentiellement de vitrine aux effets spéciaux et à la diffusion de sa bonne morale. L'exercice de mise en scène est néanmoins mieux réussi que la démonstration clinquante à laquelle nous avait soumis **A.I.** : l'étalage de gadgets futuristes est, la plupart du temps, bien dosé; Kaminski se sert efficacement du cinémascope et la saturation des contrastes donne une facture particulière, appropriée à l'ensemble du récit. Quelques éléments viennent bien donner à ce dernier un ton grinçant mais il s'agit pour l'essentiel de greffes stylistiques, d'emprunts (usurpations ?) avec lesquels Spielberg ne fait que pimenter ses images. En définitive, il nous sert plutôt son discours prophylactique d'usage : leur humanité sera rendue aux mutants; les méfaits des manipulations génétiques seront mises à jour et condamnées; les liens filiaux seront réaffirmés; tous iront en paix dans la campagne, loin d'une métropole par trop technophile.

Un discours prophylactique

Film mineur de Spielberg, **Minority Report** évoque dans l'ensemble du Verhoeven (une des sources « d'inspiration » de Spielberg) castré : les films du maître hollandais, tous genres confondus, mais pensons particulièrement à **Robocop**, **Total Recall** (également adapté d'une nouvelle de Dick), **The Hollow Man** et **Starship Troopers**, sont en effet ceux qui, traversés d'un grincement, contrairement au cas qui nous occupe ici, ne se limitent pas à la mise en scène. Pas de *cauchemar totalitaire* digne de ce nom, donc, pour celui qui a décidé récemment de retirer les fusils de la nouvelle version de **E.T.** et qui prépare son quatrième **Indiana Jones**. **Minority Report**, comme tant d'autres, n'inquiète que pour mieux rassurer. Le spectateur est sauf.

Philippe Théophanidis

Rapport minoritaire

États-Unis 2002, 145 minutes — **Réal.** : Steven Spielberg — **Scén.** : Scott Frank, Jon Cohen, *d'après une nouvelle de Philip K. Dick* — **Photo** : *Janusz Kaminski* — **Mont.** : *Michael Kahn* — **Son** : Gary Rydstrom — **Mus.** : John Williams — **Déc.** : Alex McDowell, Leslie McDonald, Ramsey Avery, Anne Kuljian — **Cost.** : Deborah L. Scott — **Eff. Spéc.** : Scott Farrar, Michael Lantieri — **Int.** : Tom Cruise (John Anderton), Colin Farrell (Danny Witwer), Max Von Sydow (Lamar Burgess), Samantha Morton (Agatha) Lois Smith (Iris Hineman), Peter Stormare (Soloman Eddie), Tim Blake Nelson (Gideon), Steve Harris (Jad), Kathryn Morris (Lara Clarke Anderton) — **Prod.** : Walter F. Parkes, Jan De Bont — **Dist.** : Twentieth Century Fox.